

MSSNDCLRCQ  
Meessen De Clercq

**JORGE MENDEZ BLAKE**  
*Nothing is Left to Tell*

6 septembre – 26 octobre 2013

2a Rue de l'Abbaye B 1000 Bruxelles  
[meessendeclercq.com](http://meessendeclercq.com)

Avec *Nothing is Left to Tell*, sa troisième exposition à la galerie, Jorge Méndez Blake (°1974) approfondit ses recherches autour de la littérature et des complexités du langage en s'intéressant à Samuel Beckett (1906-1989), écrivain d'origine irlandaise, prix Nobel de littérature en 1969. L'artiste mexicain s'est basé sur la très courte pièce de théâtre *Ohio Impromptu* qui contient certains des grands thèmes beckettien : l'isolement, l'incommunicabilité, la dualité, le ressassement de la parole, la contemplation du vide, l'allusion à la mort. Ces thèmes sont réévalués dans toute l'exposition à travers divers media.

Le grand dessin d'un rideau, artifice théâtral par excellence, ouvre la question de la représentation : que montrer / que dire ? Que regarder ? Qui écouter ? Le rideau masque et attise la curiosité. Une autre interrogation émane du miroir qui reflète et duplique. Ce miroir qu'on retrouve souvent chez Méndez Blake est posé sur une table à la forme close. Répéter à l'infini conduit-il à la démente ou à une contemplation extatique ? Comment aborder le couple qui est ici évoqué par le biais de ces deux chaises bordant chaque table mais aussi par ce diptyque photographique, visible depuis une perspective bien précise ? Que dire à l'autre ? Le grand dessin de la page finale de *Ohio Impromptu*, agrandie et dessinée au crayon fin, suggère qu'il y a peu à dire avec cette phrase, reproduite en rouge, inlassablement répétée tout au long de la pièce : *Nothing is Left to Tell* (Il y a peu à dire). Belle mise en exergue d'une certaine sécheresse. Le langage est encore suggéré de façon répétitive à travers une série d'œuvres sur papier reproduisant les mots *Rideau / Curtain* qui correspondent à l'ultime mot des pièces de Beckett. En éludant tout le texte, Méndez Blake engendre un bel écho à l'étrangeté et à l'abstraction beckettienne. L'emplacement des mots et la couleur sont choisis suivant une logique précise, tout comme la disposition de la série en elle-même.

En utilisant un grand rideau de velours sombre séparé en deux pans, l'artiste installe un dispositif théâtral qui ouvre et qui clôt la parole proclamée. Il pose donc la question plus générale de la représentation : deux grands rectangles noirs peints sur le mur agissent comme les ombres du rideau et un chapeau en bronze fait écho au diptyque photographique. Face à cette noirceur s'étalent quatre grands dessins de fleurs qui croissent près de l'atelier de l'artiste à Guadalajara. Elles semblent dessinées en filigrane, vues au travers d'un voile (le rideau à nouveau) qui rendent hommage aux élans plus optimistes de Beckett ; on peut ainsi lire dans son texte Assez : « *Je m'en vais maintenant tout effacer sauf les fleurs.(...) Rien que nous deux traînant dans les fleurs* ». »